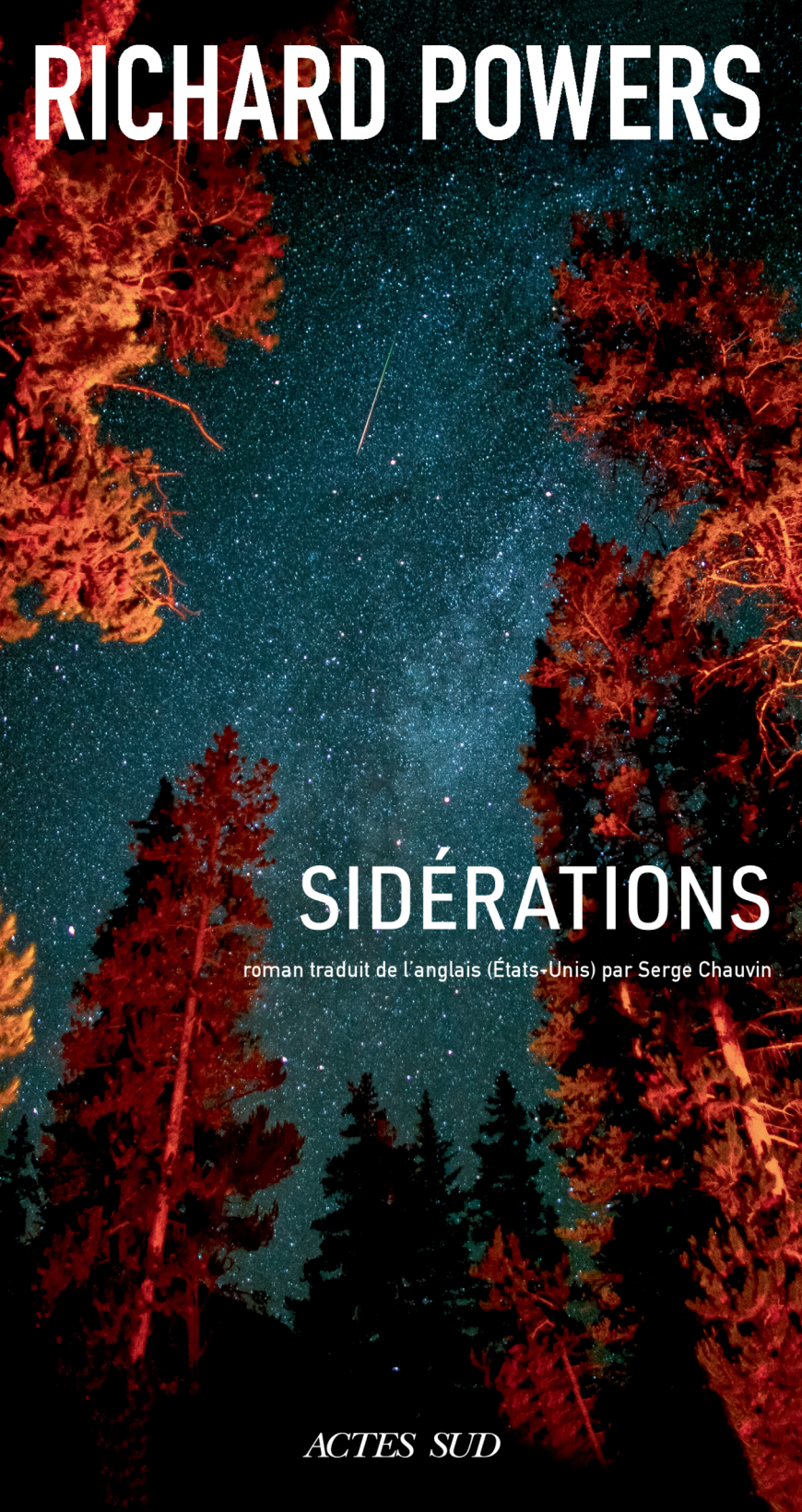




RICHARD POWERS

SIDÉRATIONS

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Serge Chauvin

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

TROIS FERMIERS S'EN VONT AUBAL, Cherche-Midi, 2004 ; 10/18 n° 3887.

LE TEMPS OÙ NOUS CHANTIONS, Cherche-Midi, 2006 et 2013 ; 10/18 n° 4053.

LA CHAMBRE AUX ÉCHOS, Cherche-Midi, 2008 ; 10/18 n° 4269.

L'OMBRE EN FUITE, Cherche-Midi, 2009 ; 10/18 n° 4317.

GÉNÉROSITÉ, Cherche-Midi, 2011 ; 10/18 n° 4577.

GAINS, Cherche-Midi, 2012 ; 10/18 n° 4720.

LE DILEMME DU PRISONNIER, Cherche-Midi, 2013 ; 10/18 n° 4839.

ORFEO, Cherche-Midi, 2015 ; 10/18 n° 5104.

L'ARBRE-MONDE, Cherche-Midi, 2018 ; 10/18 n° 5475.

OPÉRATION ÂME ERRANTE, Cherche-Midi, 2019 ; 10/18 n° 5573.

“Lettres anglo-américaines”

Titre original :

Bewilderment

Éditeur original :

W. W. Norton & Company, New York

© Richard Powers, 2021

Publié avec l'accord de Melanie Jackson Agency, LLC

par l'intermédiaire d'Anna Jarota Agency

Photographie de couverture : © Thomas O'Brien

© ACTES SUD, 2021

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-15817-0

RICHARD POWERS

Sidérations

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Serge Chauvin

ACTES SUD

*Ceux qui contemplent la beauté de la terre y
puisent des forces qui dureront aussi longtemps
que la vie.*

RACHEL CARSON,
Printemps silencieux.

*Il faut donc avouer, pour la même raison,
que le ciel, le soleil et la terre et la lune,
la mer et le restant des choses existantes,
plutôt qu'uniques, sont en innombrable nombre.*

LUCRÈCE,
De la nature des choses.

MAIS ALORS, ON RISQUE DE NE JAMAIS LES TROUVER ?

Nous avions installé le télescope sur la terrasse, par une claire soirée d'automne, à la lisière d'une des ultimes poches de ténèbres de l'Est des États-Unis. C'était dur à dénicher, des ténèbres aussi belles, et ainsi concentrées en un seul lieu elles illuminaient le ciel. Nous avons pointé la lunette vers une trouée entre les arbres, au-dessus de notre cabane de location. Robin a écarté son œil du viseur : mon triste et singulier garçon au bord de ses neuf ans, en porte-à-faux avec ce monde.

“Tu as absolument raison. On risque de ne jamais les trouver.”

Je m'efforçais toujours de lui dire la vérité, dès lors que je la connaissais et qu'elle n'était pas mortelle. Quand je mentais, de toute façon, il le sentait.

Mais il y en a partout, non ? Vous l'avez prouvé, les mecs.

“Enfin, pas vraiment prouvé.”

Peut-être qu'elles sont trop loin. Qu'il y a trop d'espace vide, un truc comme ça.

Ses bras firent des moulinets, comme toujours quand les mots lui faisaient défaut. L'heure du coucher approchait, ce qui n'arrangeait rien. Je posai la

main sur sa tignasse châtain-roux. Du même roux qu'elle – Aly.

“Et si par hasard on n'entend jamais le moindre son venir de là-haut ? Qu'est-ce que ça indiquerait ?”

Il me fit taire d'un geste de la main. Alyssa disait souvent que quand il se concentrait, on entendait les rouages. Ses yeux se plissèrent, plongés vers le sombre ravin d'arbres en contrebas. Son autre main rabotait sa fossette au menton – une autre de ses habitudes quand il réfléchissait. Il rabotait avec tant de vigueur que je dus intervenir.

“Hé, Robbie ! Il est temps d'atterrir.”

Sa paume fusa pour me rassurer. Tout allait bien. Il voulait simplement s'abandonner à la question une minute encore, jusque dans le noir de la nuit, tant que c'était possible.

Tu veux dire si on n'entendait jamais rien, jamais jamais ?

J'encourageai mon petit scientifique d'un hochement de tête – vas-y en douceur. Finie pour ce soir, la contemplation des étoiles. Nous avions eu droit à la plus claire des soirées, en une région connue pour ses pluies. La lune du chasseur flottait sur l'horizon, pleine, grasse et rouge. Encadrée par le cercle d'arbres, si nette qu'elle semblait à portée de main, la Voie lactée se déversait, tels d'innombrables gravillons mouchetés dans le lit noir d'un torrent. En retenant son souffle, on pouvait presque voir les étoiles tourner.

Rien de probant. Voilà ce que ça indiquerait.

J'éclatai de rire. Il me faisait rire au moins une fois par jour, de bon cœur. Cet esprit rebelle. Ce scepticisme radical. Il était tellement moi. Il était tellement elle.

“Non, confirmai-je. Rien de probant.”

Par contre, si jamais on entendait quelque chose, rien qu'un tout petit son, ça indiquerait un paquet de trucs !

“Effectivement.” Il y aurait amplement le temps, un autre soir, de dire exactement quoi. Pour le moment, c'était l'heure de se coucher. Il plaqua son œil contre le fût du télescope pour un dernier regard au noyau scintillant de la galaxie Andromède.

Dis papa, on peut dormir à la belle étoile cette nuit ?

Je l'avais retiré de l'école pour l'emmener en forêt toute une semaine. Il y avait encore eu des problèmes avec ses camarades, et on avait besoin d'une pause. Ça n'aurait eu aucun sens de le traîner jusqu'aux Smoky Mountains pour lui refuser une nuit en plein air.

Nous rentrâmes nous équiper pour cette aventure. Le rez-de-chaussée était une grande pièce lambrissée qui sentait le pin, épicé de bacon. La cuisine empestait le plâtre et les torchons humides – les senteurs d'une forêt pluviale tempérée. Des Post-it s'accrochaient aux placards : *Filtres à café sur le frigo. Ne pas utiliser ces assiettes, merci !* Un gros classeur vert d'instructions était grand ouvert sur la table de chêne cabossée : caprices de la plomberie, emplacement des fusibles, numéros d'urgence. Chaque interrupteur de la maison était étiqueté : *Plafonnier, Escalier, Couloir, Cuisine.*

Les hautes baies vitrées donnaient sur ce qui, demain matin, serait une immensité ondulante de montagnes succédant aux montagnes. La cheminée dallée était flanquée de deux canapés rustiques et effrangés, ornés d'un défilé d'élans, de canoës et d'ours. On fit main basse sur les coussins pour les disposer sur la terrasse.

On peut prendre de quoi grignoter ?

“C’est pas une bonne idée, mon pote. *Ursus americanus*, ça te dit quelque chose ? Il y en a deux par kilomètre carré ici, et ils sont capables de sentir des cacahuètes jusqu’en Caroline du Nord.”

Je te crois même pas ! Il leva un doigt. *Mais ça me rappelle un truc !*

Il fila dans la maison et en rapporta un épais livre de poche : *Mammifères des Smoky Mountains*.

“T’es sérieux, Robbie ? Il fait nuit noire.”

Il brandit une lampe torche de secours, de celles qu’on recharge par un mouvement de manivelle. Elle l’avait fasciné le matin à notre arrivée, et il avait exigé que je lui explique le secret de cette magie. Et là, il ne se lassait pas de fabriquer ses électrons.

Nous établîmes notre camp de base. Il avait l’air content, ce qui était le seul but de ce voyage exceptionnel. Allongés sur nos couchettes installées à même les planches de la terrasse fléchissante, nous récitâmes ensemble, à voix haute, la vieille prière laïque de sa mère, avant de nous endormir sous les quatre cents milliards d’étoiles de notre galaxie.

JE N'AI JAMAIS CRU AUX DIAGNOSTICS posés sur mon fils. Quand une pathologie se voit attribuer trois noms différents en autant de décennies, quand elle exige deux sous-catégories pour rendre compte de symptômes absolument contradictoires, quand en l'espace d'une génération elle passe de l'inexistence au statut de maladie infantile la plus diagnostiquée du pays, quand deux médecins veulent à eux seuls prescrire trois traitements différents, c'est qu'il y a un problème.

Mon Robin ne dormait pas toujours très bien. Il urinait au lit plusieurs fois par saison, et il en restait courbé de honte. Les bruits le déstabilisaient ; il préférait baisser le volume de la télé jusqu'à un niveau pour moi inaudible. Il ne supportait pas que le singe en tissu ne soit pas sur son perchoir au-dessus de la machine à laver, dans la buanderie. Il dépensait chaque dollar de son argent de poche pour des cartes à échanger – *Collectionne-les toutes !* – mais les gardait intactes, par ordre de numérotation, sous les pochettes en plastique d'un classeur spécial.

Il pouvait flairer un pet à l'autre bout d'une salle de cinéma bondée. Se concentrer des heures sur les

Minéraux du Nevada ou les Rois et Reines d'Angleterre – dès lors que ça se présentait sous la forme d'un tableau. Il dessinait constamment et avec talent, en s'appliquant à rendre des détails qui m'échappaient. Des édifices et mécanismes complexes, une année durant. Puis des animaux et des plantes.

Ses propos étaient des énigmes sorties de nulle part pour tout le monde sauf moi. Il pouvait réciter des scènes entières de films après une seule vision. Il répétait sans arrêt ses souvenirs, et chaque réitération des détails le rendait plus heureux. Quand il finissait un livre qu'il aimait, il le reprenait aussitôt à la page 1. Il fondait ou explosait pour un rien. Mais il pouvait tout aussi bien être submergé de joie.

Les nuits difficiles où Robin se repliait dans mon lit, il tenait à être du côté le plus éloigné des terreurs sans fin qui rôdaient derrière la fenêtre. (Sa mère aussi avait toujours préféré le côté protégé.) Il rêvassait, avait du mal à affronter toute échéance, et, effectivement, refusait de se concentrer sur ce qui ne l'intéressait pas. Mais jamais il ne s'agitait, ne courait partout ou ne parlait sans s'arrêter. Il pouvait rester tranquille pendant des heures face aux choses qu'il aimait. Alors dites-moi, à quelle déficience imputer tout ça ? Quel mal était la clé de mon fils ?

Les hypothèses ne manquaient pas, y compris des syndromes liés aux millions de tonnes de toxines déversées chaque année dans ce pays sur les produits alimentaires. Son deuxième pédiatre insistait pour le situer "dans le spectre". J'avais envie de lui dire que tout être vivant sur cette petite planète aléatoire se situe quelque part dans le spectre. C'est le principe même d'un spectre. J'avais envie

de lui dire que la vie elle-même est une aberration du spectre, et que chacun d'entre nous vibre sur une fréquence unique dans le continuum de l'arc-en-ciel. Et puis j'ai eu envie de le baffer. Pour ça aussi, il doit y avoir un nom.

Mais bizarrement, dans le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, il n'y a pas de nom pour la tendance compulsive à diagnostiquer les gens.

Quand l'école exclut Robin pour deux jours et mit sur l'affaire ses propres médecins, je me fis l'effet d'être un anachronisme, un dinosaure. À quoi bon chercher des explications ? Les vêtements synthétiques lui donnaient d'horribles plaques d'eczéma. Ses camarades le harcelaient parce qu'il ne comprenait pas leurs ragots malveillants. Sa mère était morte broyée quand il avait sept ans. Son chien bien-aimé était mort d'égarement quelques mois plus tard. Fallait-il aux médecins d'autres motifs de troubles du comportement ?

Face à l'échec des traitements à soulager mon enfant, je développai une théorie farfelue : la vie est une chose qu'il faut cesser de vouloir corriger. Mon fils était un univers de poche dont je n'atteindrais jamais le fond. Chacun de nous est une expérience en soi, et nous ne savons même pas ce qu'elle est censée tester.

Ma femme aurait su parler aux médecins. *Personne n'est parfait*, aimait-elle à dire. *Mais vous savez quoi ? Nous sommes tous merveilleusement imparfaits.*

LE PETIT GARÇON QU'IL ÉTAIT voulut évidemment visiter Gatlinburg, le Las Vegas des ploucs. Trois petites villes agglomérées, deux cents crêperies : comment résister ?

On quitta la cabane en voiture, pour vingt-cinq kilomètres de route en lacets le long d'une rivière incroyable. Il nous fallut presque une heure. De la banquette arrière, Robin scrutait l'eau, surveillait les rapides. Pour son nouveau jeu préféré : un bingo animalier.

Un grand oiseau ! s'écria-t-il.

“De quelle espèce ?”

Il feuilleta fébrilement son guide. J'avais peur que ça lui donne mal au cœur. *Un héron ?* Il releva les yeux vers la rivière. Au bout d'une demi-douzaine de virages, il s'excita de nouveau.

Un renard ! Un renard ! Je l'ai vu, papa !

“Gris ou roux ?”

Gris. Oh, waouh !

“Tu sais, le renard gris grimpe aux branches des plaqueminiers pour manger les kakis.”

Je te crois même pas. Il consulta son *Mammifères des Smoky Mountains*. Le livre me donna raison. Il poussa un grognement et me cogna le bras. *Comment tu sais tous ces trucs, d'abord ?*

Parcourir ses livres avant son réveil me donnait une longueur d'avance. "Qu'est-ce que tu crois ? Je suis biologiste, non ?"

Tu parles ! Un astrobiologiste de mes deux !

Avec un grand sourire, pour vérifier s'il avait franchi une limite impardonnable. Je restai bouche bée, mi-choqué mi-amusé. Son problème, c'était la colère, mais elle n'avait généralement rien de méchant. Honnêtement, un brin de méchanceté l'aurait peut-être protégé.

"Holà, mon bonhomme ! T'as failli te retrouver sur le banc de touche pour tout le reste de ta huitième année sur Terre."

Son sourire se raffermir, et il se remit à surveiller la rivière. Mais au bout de deux kilomètres sur cette route de montagne, il posa la main sur mon épaule. *Tu sais, papa, je disais ça pour rigoler.*

Sans quitter la route des yeux, je répondis : "Moi aussi."

Nous fîmes la queue pour le Bizzarorium. L'endroit le déstabilisait. Des gamins de son âge couraient partout chaotiquement, s'agglutinaient en bandes pour improviser des méfaits. Robbie grimait, prostré sous leurs hurlements. Au bout d'une demi-heure dans la galerie des monstres, il me supplia pour qu'on s'en aille. L'aquarium lui réussit mieux, même si la raie venimeuse qu'il voulait portraiturer refusait de poser.

Après un déjeuner de frites et d'oignons frits, nous prîmes l'ascenseur pour l'observatoire. Il faillit vomir sur le sol vitré. Les poings serrés, les mâchoires crispées, il décréta que c'était génial. Une fois remonté en voiture, il parut soulagé d'être débarrassé de cette visite.

Sur le chemin du retour, il resta songeur. *Ça n'aurait pas été l'endroit préféré de maman.*

“Non, sans doute pas. Même pas dans son top 3.”

Il éclata de rire. Je savais le faire rire, si je choisisais bien le moment.

La soirée était trop nuageuse pour contempler les étoiles, mais on dormit tout de même dehors, sur nos coussins rustiques où paraient élans et ours. Deux minutes après qu'il eut éteint sa torche, je murmurai : “Demain, c'est ton anniversaire.” Mais il dormait déjà. À mi-voix, je récitai pour deux la prière maternelle, pour pouvoir le rassurer s'il se réveillait en sursaut, horrifié de son oubli.

IL ME RÉVEILLA DANS LA NUIT. *Combien d'étoiles tu as dit qu'il y avait ?*

Impossible de me fâcher. Même arraché au sommeil, j'étais ravi qu'il poursuive sa contemplation.

"Multiplie tous les grains de sable de la Terre par le nombre d'arbres. Cent mille quadrillions."

Je l'obligeai à réciter vingt-neuf zéros. Au bout de quinze, son rire dégénéra en grognements.

"Si tu étais un astronome de l'Antiquité et que tu comptais en chiffres romains, tu n'aurais jamais réussi à écrire ce nombre. Toute ta vie n'aurait pas suffi."

Et combien ont des planètes ?

Ce nombre-là ne cessait de changer. "La plupart en ont sans doute au moins une. Beaucoup en ont plusieurs. À elle seule, la Voie lactée pourrait bien avoir neuf milliards de planètes comparables à la Terre dans les zones habitables de ses étoiles. Et si tu ajoutes les dizaines d'autres galaxies du Groupe local..."

Mais alors, papa... ?

C'était un enfant sensible à la perte. Et forcément, le Grand Silence l'affectait. La démesure du vide lui inspirait la même question qu'à Enrico Fermi lors

de ce fameux déjeuner à Los Alamos, trois quarts de siècle plus tôt. Si l'univers était plus grand et plus vieux qu'on ne pouvait l'imaginer, cela posait un problème évident.

Papa ? Avec tous ces endroits où habiter ? Comment ça se fait qu'il n'y ait personne nulle part ?

AU MATIN, JE FIS MINE d'avoir oublié la date. Mais mon petit prince aux neuf ans tout frais ne fut pas dupe. Tandis que je préparais un porridge super-deluxe avec une demi-douzaine d'ingrédients, Robbie bouillonnait, rebondissait contre le plan de travail, gesticulait tout excité. Le record de vitesse de dévoration fut largement pulvérisé.

Allez, on ouvre les cadeaux.

“Les quoi ? En voilà, un postulat, dis donc !”

Pas un postulat. Une hypothèse.

Il savait déjà ce que je lui offrais. Cela faisait des mois qu'il négociait pour l'avoir : un microscope numérique qui, connecté à ma tablette, lui permettrait d'afficher sur l'écran des images agrandies. Il passa la matinée à le tester sur de la mousse cueillie à la surface d'une mare, des cellules prélevées à l'intérieur de sa joue, le dessous d'une feuille d'érable. Il aurait été comblé de passer le reste du séjour à étudier des échantillons et à prendre des notes dans son calepin.

Tout en appréhendant de le pousser à bout, je produisis le gâteau acheté en douce à la petite épicerie fifties en bas de la montagne. Son visage se mit à resplendir, et puis il se reprit.

Un gâteau, papa ?

Il fila comme une flèche vers le carton, que j'avais omis de cacher. Il étudia les ingrédients en secouant la tête.

C'est pas vegan, papa.

"Robbie, c'est ton anniversaire. Et ça arrive... quoi ? Une fois par an, maximum ?"

Il refusa de sourire. *Beurre. Produits laitiers. Œufs. Maman n'aurait jamais acheté ça.*

"Oh, tu sais, j'ai vu ta mère manger du gâteau, et plus d'une fois !"

Je regrettai ces paroles à peine prononcées. Il avait l'air d'un écureuil timide, hésitant entre accepter la gourmandise offerte qui le tentait tellement et s'enfuir dans les bois.

Quand ça ?

"De temps en temps, elle faisait une exception."

Robin scruta le gâteau, une concoction carotteuse si innocente que sa vertu aurait dégoûté n'importe quel autre enfant. Son petit Éden d'anniversaire n'avait pas tardé à être envahi de serpents.

"C'est pas grave, mon grand. On peut le donner aux oiseaux."

Dans ce cas... on peut peut-être le goûter d'abord ?

Aussitôt dit, aussitôt fait. À chaque bouchée délectable, il se reprenait, redevenait songeur.

Elle était grande comment ?

Il connaissait sa taille. Mais aujourd'hui il lui fallait un chiffre.

"Un mètre cinquante-huit. Bientôt, tu seras plus grand qu'elle. Son truc, c'était la course, tu sais bien."

Il hocha la tête, moins pour moi que pour lui-même. *Menu mais puissante.*

C'est ainsi qu'elle se qualifiait, quand elle se préparait à livrer bataille au Capitole. Moi, j'aimais la

dire “petite mais planétaire”. Une expression piquée dans un sonnet de Neruda que je lui avais récité par un soir d’automne qui s’acheva en hiver. J’avais dû recourir aux mots d’un autre pour lui demander de m’épouser.

Et toi, comment tu l’appelais ?

J’étais toujours ébranlé lorsqu’il lisait dans mes pensées. “Oh, plein de trucs. Tu sais bien.”

Mais quoi, comme trucs ?

“Aly, par exemple, le diminutif d’Alyssa. Et Alliée, parce que c’est ce qu’elle était pour moi.”

Et Miss Lissy.

“Ça, ça ne lui a jamais plu.”

Maman ! Tu l’appelais maman !

“Oui. Ça m’arrivait.”

C’est trop bizarre, ça craint ! Je tendis la main pour lui ébouriffer les cheveux. Il se dégagea brusquement mais me donna une seconde chance. *Et moi, d’où il vient, mon nom ?*

Il ne le savait que trop bien. Il connaissait l’histoire par cœur, c’en était presque malsain. Mais il n’avait pas demandé à l’entendre depuis des mois, et ça ne me gênait pas de la répéter.

“La première fois qu’on est sortis ensemble, ta mère et moi, c’était pour observer les oiseaux.”

Avant Madison. Avant tout le reste.

“Avant tout le reste. Ta mère était incroyable ! Elle n’arrêtait pas d’en repérer à droite et à gauche. Des fauvettes, des grives, des gobe-mouches – chacun de ces oiseaux était un vieil ami à elle. Elle n’avait même pas besoin de les voir. Elle les reconnaissait à l’oreille. Et moi, pendant ce temps, j’étais là à tâtonner, à buter sur ces petits trucs marron que je n’arrivais pas à distinguer...”

En regrettant de ne pas l'avoir invitée au cinéma ?

“Ah, tu vois bien que tu as déjà entendu cette histoire !”

Peut-être bien.

“Et enfin, j’ai vu une superbe tache brillante rouge orangé. J’étais sauvé. Je me suis mis à crier : *Hou, hou, hou !*”

Et maman a dit : “Qu’est-ce que t’as vu ? Qu’est-ce que t’as vu ?”

“Elle était toute contente pour moi.”

Et là tu as dit un gros mot.

“Oui, c’est bien possible. J’étais tellement humilié. « Oh, pardon. Désolé. C’est juste un *robin*. Un vulgaire rouge-gorge. » Je me suis dit que je ne la reverrais jamais.”

Il attendit la chute ; il avait besoin, obscurément, de la réentendre à haute voix.

“Mais ta mère regardait aux jumelles comme si j’avais découvert la forme de vie la plus insolite qu’elle ait jamais vue. Et sans la quitter des yeux, elle a dit : « Le *robin*, c’est mon oiseau préféré. »”

Et c’est là que t’es tombé amoureux d’elle.

“C’est là que j’ai su que je voulais passer tout le temps possible avec elle. Je le lui ai avoué, plus tard, quand je l’ai mieux connue. On s’est mis à dire ça tout le temps. Chaque fois qu’on faisait quelque chose ensemble : lire le journal, se brosser les dents, remplir sa feuille d’impôts, sortir la poubelle. Toutes les choses banales ou ennuyeuses qu’on fait sans y penser. On échangeait un regard, comme par télépathie, et l’un de nous s’écriait : « Le *robin*, c’est mon oiseau préféré ! »”

Il se leva, posa son assiette sur la mienne, les emporta jusqu’à l’évier et fit couler de l’eau.

“Hé ! C’est ton anniversaire. C’est à moi de faire la vaisselle.”

Il se rassit en face de moi avec un air qui disait *Regarde-moi dans les yeux.*

Je peux te poser une question ? Mais faut pas mentir. La franchise, c’est important pour moi, papa. En vrai, le robin, c’était son oiseau préféré ?

Je ne savais pas comment être un bon parent. La plupart du temps, je reproduisais ce que je l’avais vue faire. Chaque jour, je commettais assez de gaffes pour le marquer à vie. Mon seul espoir, c’était que toutes ces erreurs finissent par s’annuler mutuellement.

“En vrai ? L’oiseau préféré de ta mère, c’était celui qu’elle avait sous les yeux.”

Cette réponse le déstabilisa. Notre drôle de garçon, curieux, étrange entre tous, étrange comme tout un chacun. Accablé sous le poids de l’histoire, avant même d’avoir appris à parler. *Six ans et demi, presque soixante*, avait dit Aly, quelques mois avant sa mort.

“Mais le *robin*, c’était notre oiseau officiel, à elle et moi. Celui qui rendait tout exceptionnel. Il suffisait de dire le mot pour que la vie soit plus belle. On n’a jamais envisagé d’autre prénom pour toi.”

Il montra les dents. *Tu te rends compte de ce que c’est, de s’appeler Robin ?*

“Qu’est-ce que tu veux dire ?”

Ben, à l’école. Au parc. Partout. C’est moi qui ai à le porter, tous les jours.

“Robbie, écoute-moi. On t’a encore embêté à l’école ?”

Il ferma un œil, se crispa. *Quand tout le CE2 joue les têtes de cons, t’appelles ça m’embêter ?*

Je levai les mains pour lui demander pardon. Alyssa disait toujours : *Cet enfant, le monde va le mettre en pièces.*

“C’est un prénom digne et honorable. Pour les garçons comme pour les filles. Avec un nom pareil, tu peux faire de grandes choses.”

Ouais. Sur une autre planète, peut-être. Y a mille ans. Merci à tous les deux, vraiment.

Il se concentra sur son microscope en m’ignorant. La prise de notes s’intensifia. De l’extérieur, on aurait pu prendre sa recherche au sérieux. Dans un rapport confidentiel, son institutrice de CE1 l’avait qualifié de *lent, mais pas toujours précis*. Elle avait raison sur le lent, tort sur le précis. Avec le temps, il parviendrait à une précision plus exacte qu’elle ne pouvait l’imaginer.

Je sortis sur la terrasse pour respirer les arbres. Une étendue de forêt se déployait dans toutes les directions. Cinq minutes plus tard – une éternité pour lui –, Robin sortit et se lova sous mon bras.

Excuse-moi, papa. C’est un chouette prénom. Et je comprends que je sois... tu sais bien. Troublant.

“Tout le monde est troublant. Et tout le monde est troublé.”

Il me glissa dans la main une feuille de papier. *Regarde un peu. Qu’est-ce que t’en dis ?*

Du haut du coin supérieur gauche, un oiseau de profil, au crayon de couleur, observait le centre de la page. Il l’avait bien dessiné, jusqu’à la gorge rayée et aux taches blanches autour de l’œil.

“Voyez-vous ça ! L’oiseau préféré de ta mère.”

Et celui-ci ?

Un second oiseau de profil lui faisait pendant dans le coin supérieur droit. Là non plus, pas d’erreur

possible : un corbeau aux ailes repliées, tel un homme en smoking marchant les mains derrière le dos. Mon nom de famille était dérivé de *Bran* : le corbeau, en irlandais. “Très joli. C’est le fruit des pensées de Robin Byrne ?”

Il reprit la feuille pour l’étudier, planifiant déjà de menues corrections. *On pourrait imprimer ça sur du papier à lettres quand on sera rentrés ? J’ai vraiment, vraiment besoin de papier à lettres.*

“Ça peut se faire, mon petit prince. Après tout, c’est ton jour.”

JE L'EMMENAI SUR LA PLANÈTE DVAU, comparable à la nôtre en taille et en température. Elle avait des montagnes, des plaines, des eaux de surface, une atmosphère dense de nuages, de vent et de pluie. Les fleuves y érodaient les roches en grands canaux qui charriaient les sédiments jusqu'à des mers houleuses.

Mon fils frétillait avidement. *Ça ressemble à ici, papa ? Ça ressemble à la Terre ?*

“Un peu.”

C'est quoi la différence ?

La réponse n'allait pas de soi, sur cette côte rocheuse et rougeâtre où nous nous trouvions. Il fallut regarder derrière nous. À perte de vue, rien ne poussait.

Elle est morte ?

“Pas morte. Vérifie au microscope.”

Il s'accroupit pour recueillir sur une lamelle un peu de la pellicule qui recouvrait une flaque laissée par la marée. Partout des créatures : spirales et bâtonnets, ballons et filaments, nervurés, poreux ou dotés de flagelles. Il aurait pu passer sa vie à en dessiner toutes les variétés.

Tu veux dire qu'elle est juste jeune ? Qu'elle commence à peine ?

“Elle est trois fois plus vieille que la Terre.”

Il parcourut des yeux le paysage désolé. *Alors où est le problème ?* Pour mon fils, le foisonnement de créatures évoluées relevait d'un droit imprescriptible.

Je lui expliquai que Dvau était quasi parfaite : au bon endroit d'une bonne galaxie, avec la bonne métallicité et un faible risque d'annihilation par les radiations ou autres perturbations fatales. Elle tournait à la bonne distance autour du bon type d'étoile. Comme la Terre, elle avait des plaques tectoniques, des volcans et un puissant champ magnétique, ce qui stabilisait les cycles carboniques et les températures. Comme la Terre, elle était inondée d'eau par les comètes.

Nom d'un chien. Alors qu'est-ce qu'il a fallu à la Terre ?

“Plus qu'une planète n'en mérite.”

Il claqua des doigts, mais ils étaient trop petits et caoutchouteux pour produire un son. *J'ai compris. C'est à cause des météores !*

Mais Dvau, comme la Terre, disposait dans une lointaine orbite de grandes planètes qui la protégeaient d'un bombardement trop extrême.

Alors où est le problème ? Il paraissait au bord des larmes.

“Elle n'a pas de grande lune. Rien de proche pour stabiliser sa rotation.”

On s'éleva en orbite et le monde se gondola. On regarda les jours changer chaotiquement et avril, en un clin d'œil, se faire décembre, puis août, puis mai.

On regarda passer des millions d'années. Les microbes se heurtaient à leurs limites comme une bouée

contre un quai. Chaque fois que la vie tentait de se dégager, la planète en tournoyant la réprimait, la réduisait à des extrêmophiles.

Pour toujours ?

“Jusqu’à ce qu’une éruption solaire consume l’atmosphère.”

En voyant son expression, je me maudis de lui avoir révélé ça trop tôt. *C’est pas grave*, mentit-il bravement. *Pas trop.*

Dvau s’étendait aride jusqu’à l’horizon. Il secoua la tête, tentant de déterminer si cette planète était une tragédie ou un triomphe. Il me regarda. Lorsqu’il parla, ce fut pour poser la première question de la vie, partout dans l’univers.

Et quoi d’autre, papa ? Et ailleurs ? Montre-moi, montre-moi une autre.

LE LENDEMAIN, NOUS AVONS FILÉ dans les bois. Robin était une vraie pile électrique. *Neuf ans, papa. J'ai le droit de m'asseoir à l'avant !* La loi le libérait enfin de son siège auto sur la banquette arrière. Toute sa vie il avait attendu la place du passager. *Waouh ! C'est trop bien, ici.*

La brume s'agglutinait dans les plis des montagnes. On traversa le village qui s'étendait sur deux pâtés de maisons de part et d'autre de la route : quincaillerie, épicerie, trois grills, loueur de bouées, boutiques de sport. Et puis on pénétra dans deux cent mille hectares de forêt convalescente.

Devant nous, le vestige d'une chaîne de montagnes jadis bien plus haute que l'Himalaya survivait sous forme de collines ondulées. Citron, ambre et cannelle – toute la gamme des couleurs caduques – coulaient le long des torrents. Oxydendrons et gommiers doux empourpraient la crête. Au sortir d'un virage se déploya le parc. Robin exhala une longue voyelle stupéfaite.

On laissa la voiture à l'entrée de la piste. Je portais sur une armature notre tente, les sacs de couchage et le réchaud. Robin le frêle trimbalait un petit sac à dos rempli de pain, de soupe aux haricots,

d'ustensiles et de guimauve, courbé en deux sous le poids. Une fois franchie une crête, on redescendit vers une aire de campement isolée qui ce soir serait rien qu'à nous, un emplacement en bord de rivière qui jadis m'avait suffi comme planète.

L'extravagance de l'automne envahissait tout le Sud des Appalaches. Les rhododendrons plongeaient dans les ravins et couvraient les pentes de buissons qui rendaient Robin claustrophobe. Au-dessus de cette orgie broussailleuse s'élevait une canopée de caryers, de sapins-ciguë et de tulipiers non moins luxuriants.

Robin s'arrêtait tous les cent mètres pour dessiner une plaque de mousse ou une fourmilière grouillante. Ça m'allait très bien. Il dénicha une tortue tabatière qui dévorait une masse ocre de bois pourri. À notre approche, elle se redressa d'un air de défi, le cou tendu. Toute fuite était exclue. C'est seulement quand Robin se laissa tomber à genoux à côté d'elle que la créature se rétracta. Il suivit du doigt, sur le dôme de la carapace, les lettres cunéiformes qui énonçaient d'illisibles messages en alphabet martien.

On gravit la gorge plantée de feuillus en suivant un sentier défriché dans les années 1930 par des chômeurs guère plus âgés que Robin, du temps où le service public n'était pas encore l'ennemi. J'écrasai une feuille de gommier en forme d'étoile, mi-jade d'août, mi-brique d'octobre, et je proposai à Robin de la sentir. Il poussa un cri de surprise. La bogue grattée d'une noix de caryer lui procura un nouveau choc. Je lui fis mordiller la pointe bordeaux d'une feuille d'oxydendron pour qu'il comprenne pourquoi on le surnommait "bois amer".

L'humus altérait l'air. Sur deux kilomètres, la piste monta aussi raide qu'un escalier. Des ombres spectrales nous suivaient dans notre traversée des feuillus en pleine mue. On contourna un affleurement de rochers moussus et le monde changea d'un coup : aux feuillus caducs succéda la sécheresse des pins et des chênes. C'était une année de faînée. Les glands s'amoncelaient sur le sentier. À chaque pas on en dispersait en tous sens.

Dans une clairière en forme de cuvette aux abords du chemin, surgissant du tapis de feuilles mortes, se dressait le champignon le plus ouvragé que j'aie jamais vu. Il se déployait en un hémisphère couleur crème plus gros que mes deux mains réunies. Un ruban cannelé et fongique ondoyait sur lui-même pour former une surface aussi alambiquée qu'une collerette élisabéthaine.

Waouh ! Qu'est-ce que... ?

Je n'avais pas la réponse.

Un peu plus loin, il faillit marcher sur un mille-pattes jaune et noir. La bête se recroquevilla en boule dans ma main. De mon autre main, je brassai l'air vers le nez de Robin.

La vache !

“Ça sent quoi ?”

Ça sent maman !

J'éclatai de rire. “Ben oui, c'est vrai. Ça sent l'extrait d'amande. Comme maman parfois quand elle préparait un gâteau.”

Il plaqua ma paume contre ses narines, transporté. *C'est trop dément, c'est sauvage !*

“Oui, c'est bien le mot.”

Il en voulait encore, mais je déposai la créature dans un massif de laîches et on reprit la route. Je ne

dis pas à mon fils que cette délicieuse odeur était celle d'un cyanure. J'aurais dû. La franchise, c'était important pour lui.

DEUX KILOMÈTRES DE PISTE EN DESCENTE NOUS DÉPOSÈRENT dans une clairière au bord d'un torrent rocailleux. À des poches de rapides écumants succédaient des bassins d'eau profonde. Des kalmies et des bouquets de sycomores pommelés flanquaient les deux rives. Le site était encore plus beau que dans mon souvenir.

Notre tente était une merveille d'ingénierie, plus légère qu'un litre d'eau et guère plus large une fois repliée qu'un rouleau de papier toilette. Robin la monta lui-même. Il planta les sardines, les tordit pour les ajuster aux œillets de la toile, plaqua les pinces sur l'exosquelette tendu, et abracadabra ! nous avions un foyer pour la nuit.

On a besoin de la bâche ?

"Tu crois en ta bonne étoile ?"

Oh oui, il y croyait. Et moi aussi. Six types de forêt différents nous entouraient. Mille sept cents plantes à fleurs. Davantage d'essences d'arbres que dans toute l'Europe. Trente variétés de salamandre, rendez-vous compte. Sol 3, ce minuscule point bleu dans le cosmos, avait des arguments, quand on prenait le temps de se détacher de l'espèce dominante pour y voir plus clair.

Au-dessus de nous, un corbeau grand comme un singe volant du *Magicien d'Oz* s'éleva vers la cime d'un sapin blanc. "Il est venu pour l'ouverture du camp Byrne."

Nos hourras le firent fuir. Et puis, d'un commun accord, après une montée bien raide, sac au dos, en une journée qui avait encore battu de trois degrés le record historique de chaleur, on opta pour une baignade.

Une passerelle taillée dans le tronc d'un tulipier ventru enjambait une cascade, entre des rochers écla-boussés d'une composition à la Pollock de lichen, de mousse et d'algues. L'eau était si limpide qu'on en voyait le fond rocheux. On se fraya un chemin vers l'amont jusqu'à une grande pierre bien plate. Je rassemblai mon courage et me laissai glisser dans le flot. Sous les yeux de mon fils, sceptique mais avide d'y croire.

L'eau assaillit ma poitrine et me poussa vers un éboulis. Ce qui du rivage paraissait plat était en fait une cordillère de micro-montagnes submergées. Je plongeai dans les remous. Mon pied dérapa sur une pierre lissée par des siècles d'eau vive. Et puis je retrouvai les gestes. Je m'assis dans le torrent en laissant la rivière froide se fracasser sur moi.

Au premier contact du courant glacial, Robin se mit à hurler. Mais la douleur ne dura qu'une demi-minute et ses cris se muèrent en rire. "Reste au ras de l'eau, lui lançai-je. Rampe. Mobilise l'amphibien en toi." Robbie s'abandonna à l'extase du bouillonnement.

Je ne l'avais jamais rien laissé faire d'aussi dangereux. À quatre pattes, il luttait contre le courant. Lorsqu'il eut trouvé ses appuis de bipède, on

rejoignit une cuvette rocheuse au milieu du flot où, bien calés parmi les pierres, nous pouvions affronter le martèlement du jacuzzi. C'était comme surfer à l'envers : se pencher vers l'arrière, s'équilibrer par un ajustement constant de dizaines de muscles. La pellicule d'eau sur les cailloux, la lumière qui en découpait la surface ondoyante, et l'étrange flot fixe de vagues permanentes qui rugissaient par-dessus notre abri dans les rapides écumants hypnotisaient Robin.

La rivière semblait presque tiède à présent, réchauffée par la force du courant et par notre adrénaline. Mais l'eau spirulait sauvagement. En aval, les rapides disparaissaient sous une arche d'orangers. De l'amont derrière nous, le futur se déversait sur notre dos pour rejoindre le passé constellé de soleil.

Robin contemplait ses bras et ses jambes submergés. Il résistait aux torsions et distorsions de l'eau. *On dirait une planète où la gravité change tout le temps.*

Des poissons à rayures noires longs comme mon petit doigt surgirent pour baiser nos membres. Il me fallut un moment pour comprendre qu'ils se repaissaient de nos peaux mortes. Robin était aux anges. Il était devenu la vedette de son aquarium.

On remonta le courant en marchant en crabe, les jambes bien écartées, les bras tâtonnant pour trouver des prises au fond. Robin glissait de profil d'une cascabelle à l'autre, en jouant les crustacés. Une fois calé dans un nouveau semis de rochers, j'inhalai l'écume fumante – tous ces ions négatifs dégagés par ce bouillonnement d'air et d'eau. Le jeu de sensations entremêlées m'exaltait : l'air écumeux, la morsure du courant, la chute libre de l'eau, la dernière baignade à deux de l'année. Et, telle une

vague du torrent rocailleux, je m'élevai quelques instants avant de m'écraser.

À cent mètres en amont, Alyssa dévalait le courant, les pieds en avant, dans une combinaison de plongée qui l'enveloppait comme une seconde peau. Je m'ancrai en aval pour l'intercepter au passage, mais elle continuait de glapir tandis que le flot l'entraînait vers les rapides. Son corps ballotté flottait vers moi, menu mais puissant, enflant dans sa descente, et puis, au moment même où mes muscles se tendaient pour l'attraper, elle me passa au travers.

Robbie lâcha prise et fila avec le courant. Je tendis un bras pour faire barrage et il s'y cramponna. À tâtons, il parvint à ma hauteur et me regarda bien en face. *Hé, quoi de neuf ?*

Je soutins son regard. "Toi, tu es neuf. Moi, je suis vieux. Enfin, juste un peu."

Papa ! Il darda l'air de sa main libre, pour exhiber d'un grand geste toutes les preuves qui nous entouraient. *C'est quoi, ce coup de mou ? Regarde où on est ! Combien de gens ont cette chance ?*

Personne. Personne au monde.

Il s'assit dans les remous, toujours accroché à moi, pour tenter de comprendre. Il ne lui fallut guère plus de trente secondes. *Attends voir. Tu es venu ici avec maman, c'est ça ? En voyage de noces ?*

Tel était son super-pouvoir. Je secouai la tête, émerveillé. "Comment tu fais, Sherlock ?"

Il fronça les sourcils, se hissa hors de l'eau. Titubant sur place, il étudia tout le cours d'eau d'un œil neuf. *Voilà qui explique tout.*

DE RETOUR AU CAMPMENT, JE RESSENTIS UNE SOIF intense d'actualités. Dans le monde entier se produisaient des événements brûlants dont je ne savais rien. Des mémos de collègues s'accumulaient dans ma boîte de réception à l'ancienne. Sur cinq continents, les astrobiologistes formaient une mêlée autour des dernières publications. Des morceaux de banquise se détachaient de l'Antarctique. Des chefs d'État éprouvaient les limites ultimes de la crédulité collective. Des petites guerres éclataient partout.

Je luttai contre ma crise de manque informationnel tout en grattant avec Robin des aiguilles de pin pour faire du feu. Nous avions suspendu nos sacs à un fil de fer tendu entre deux sycomores, hors de portée même des ours engraisés. Une fois la flambée lancée, notre seule responsabilité au monde consisterait à faire cuire nos haricots et griller de la guimauve.

Robin contemplait les flammes. D'un ton monocorde et robotique qui aurait inquiété son pédiatre, il psalmodiait : *La vraie vie*. Puis, une minute plus tard : *Je me sens à ma place*.

Nous ne faisons rien d'autre qu'observer les étincelles, et nous le faisons bien. Une ultime strie

pourpre de soleil frangeait les crêtes à l'ouest. Les flancs de montagne boisés, après avoir inhalé toute la journée, commençaient enfin à souffler. Des ombres clignotaient autour du feu. Robin pivotait la tête au moindre bruit. Ses grands yeux brouillaient la limite entre excitation et peur.

Trop noir pour dessiner, murmura-t-il.

“Oui”, dis-je, même s’il en était sûrement capable, jusque dans le noir.

Ça ressemblait à ça, Gatlinburg ?

La question me prit par surprise. “Les arbres étaient plus grands. Beaucoup plus vieux. Ici, ils sont jeunes, moins de cent ans pour la plupart.”

En cent ans, une forêt peut sacrément grandir.

“Oui.”

Il plissa les yeux, renvoyant une multitude d'endroits – Gatlinburg, Pigeon Forge, Chicago, Madison – à l'état sauvage. J'avais fait pareil, dans mes pires nuits après la mort d'Alyssa. Mais dans l'esprit de cet enfant, celui qui m'avait permis de tenir bon, un tel souhait paraissait malsain. N'importe quel parent digne de ce nom aurait tenté de l'en dissuader.

Robin m'épargna cet effort. Sa voix demeurait sourde, robotique. Mais je vis ses yeux étinceler en observant le feu. *Le soir, maman lisait de la poésie à Chester ?*

Comment savoir ce qui le faisait sauter d'une pensée à l'autre ? Depuis longtemps, j'avais renoncé à suivre le fil.

“Effectivement.” C'était le rituel préféré d'Alyssa, bien avant que je surgisse dans sa vie. Au bout de deux verres de vin rouge, elle soumettait le plus ingrat des beagles jamais rescapé d'un chenil à ses strophes favorites.